

## Note d'intention

À mes 8 ans, ma mère se battait contre son premier cancer. Lorsque j'approchais de mes 25, a débuté son quatrième. Cette annonce, devenue une rengaine dans ma famille, a toujours résonné à mes oreilles comme une malédiction prophétique. J'ai grandi avec, me suis construit autour, ai jaugé ma vie à chacun de ses retours. Chez nous, on ne marque pas seulement les tailles successives des enfants sur le coin d'un mur, on se repère dans le temps au gré des cancers de notre mère. Cette fois-ci, je suis perplexe, me demandant bien ce qu'on nous veut à la fin. C'était plus facile à 8 ans, je me suis dit.

Je nageais fébrilement vers ma vie d'adulte, vers une existence "active" comme on dit, et voilà qu'on me replonge dans les abysses de l'enfance. Figé là, passif, entre deux courants. J'ai commencé à regretter l'innocence : lorsque les grands événements c'étaient d'avoir de nouvelles chaussures qui vont vite ou trouver un fabuleux coquillage sur la plage. Alors j'ai discuté avec ma grande sœur. On s'était éloignés, on n'a pas grandi de la même façon face à la malédiction, mais force est de constater que tout ce qu'il me reste d'enfance, c'est elle. On a regardé les cassettes où l'on nous voit jouer aux pirates dans le jardin, notre vaisseau étant un improbable tracteur réduit sur batteries. Elle m'a dit que ce n'était pas forcément plus simple, m'a demandé si j'allais faire mon coming-out aux parents. J'ai pensé qu'elle n'avait pas le droit de me demander ça, puis qu'elle me connaissait peut-être mieux que personne. De nos bouilles de forbans en image pixelisées, comme de vieux rêves flous et sucrés, est né mon envie de rencontrer *Les Soeurs Crabes*.

Ce film, je l'ai écrit comme celui que j'aurai voulu voir à mes 8 ans comme à mes 25, baigné dans les rires et l'humidité des après-midi que je passais sur la plage. Je l'ai pensé non dans le seul goût d'une régression doudou mais comme un geste libérateur, une envie d'aller de l'avant, d'enchanter nos petits et grands malheurs en les transformant en un tendre conte marin. C'est ce que Charlie est amenée à vivre sur cette plage, où elle se retrouve bloquée par la simple volonté de sa petite sœur Julia. Jeune adulte paumée, Charlie vivote en laissant les autres décider pour elle. Elle ne croit plus en rien, non par choix mais par flemme. Elle fait partie de ces gens qui se réveillent tous les jours fatigués. Julia, elle, n'aime pas dormir ; sauf si c'est pour rêver. Elle croit en tout, sauf à la guérison de sa mère. Leur manière différente de réagir à la *malédiction* est une occasion de se comprendre à nouveau dans les yeux de l'autre, et finalement de grandir côte à côte, grâce à l'espoir contagieux du jeu. Car si Charlie est tant agacée par Julia, c'est seulement parce qu'elle voit en elle un rapport au monde qu'elle pense avoir perdu.

Le tempérament des deux sœurs porte le film et l'étape du casting sera comme souvent primordiale. Je souhaite ainsi particulièrement collaborer avec une coach enfant pour travailler et étoffer le personnage de Julia avec la jeune actrice qui l'interprètera. Des discussions pourront être menées avec des amies : Juliette Moncuit (assistante de casting et professeure d'art dramatique aux Cours Florent pour la classe enfants/adolescents) ou Esther Bourcereau (coach enfant pour Violette Gitton sur *Ce qui appartient à César*, nommé aux César 2025).

L'idée directrice pour concevoir ce film sera de lui trouver une teinte de l'enfance émerveillée, avec ses vaporeuses contradictions et ses vibrants éclats. La photographie devra y saisir la poésie des reflets changeants du soleil sur l'eau de la Baie et la tendresse éternelle du sable sous les pieds. Nous la construirons avec un œil candide à travers lequel les couleurs et les matières seront plus prononcées, comme si on pouvait les goûter. Une certaine liberté doit également y transparaître. Nous jouerons par exemple sur des effets de perception partielle et d'accentuation de

l'environnement sonore, donnant à ressentir la découverte subjective et enfantine des multiples récits qu'offre cette plage. C'est un âge où l'on choisit capricieusement ce que l'on veut entendre. Essentiellement portée, la caméra partira de même à l'aventure, se déplaçant de façon autonome et curieuse entre les personnages. Ce ne sera pas un film à hauteur d'enfant mais un film d'enfance : mon envie est que l'on s'imprègne des narrations accidentées des films de famille sur VHS. C'est une esthétique de l'euphorie douce, de l'élan des souvenirs encore tièdes.

L'imaginaire étant en quelque sorte le troisième personnage principal de ce récit ; la mise en scène devra s'atteler à faire émerger du fantastique dès qu'elle le peut, à partir de simples éléments de réalité. Nous devons incarner cette capacité qu'a l'enfant à se créer milles mondes à partir de pas grand chose, voir parfois rien. Pour cela, le son sera déterminant dans son pouvoir d'évocation de l'invisible et de transformation du visible. Le leitmotiv musical que je souhaite ainsi intégrer au film, avec ses notes cristallines et sa mélodie touchant les vagues, élèvera cette réalité apparente en y révélant une féerie de l'instant. C'est aussi un jeu certain sur le hors-champ, notamment dans les séquences à la pêcherie devenant bateau, où chacun.e est invité.e à se créer ses propres représentations de ce Crabe de Légende ; participant à externaliser le motif du récit en une invitation au jeu. Finalement, les décors eux-mêmes seront une inclination à la rêverie : la plage est ainsi un endroit de légendes, à la fois ouvert sur l'horizon et encerclé par des éléments puissants et évocateurs de mythes. La voiture est aussi une source d'ailleurs, en mouvement constant, chacune des ses vitres pouvant devenir l'écran d'un récit en marche.

Les endroits que mobilise le film seront traités comme des fenêtres directes sur l'intériorité des personnages. La voiture familiale est cette boîte dans laquelle chaque place est attribuée et où chacun.e va, a priori, dans la même direction. Je la conçois ici comme un symbole des manques de ces deux sœurs : Julia y est par exemple à l'étroit et la fuit dès le moment venu, mais y accourt à la fin du récit. Charlie la conduit de façon hasardeuse et quelque peu détachée. C'est aussi ce cabanon du club de plage qui, bien que bringuebalant, abrite fièrement les trésors plastiques de l'enfance et met face à face les deux sœurs. Et puis, la plage est un royaume organique où l'ambivalence du couple terre et mer : tantôt doux, tantôt violent, dit aussi du lien à soi et à l'autre. Notamment, à mon sens, dans les relations familiales. Dans ce geste de l'extérieur qui dit l'intérieur, je tiens également à ce que ne surgissent des plans fixes qu'à certains instants précis dans le découpage du film. Coupant l'élan dans lequel est pris la caméra en mouvement, ils viendront souligner dans un écho visuel les sentiments sourds des personnages. Leur parcimonie densifiera les silences communicants, offrant une juste distance entre nos regards et ce que ces sœurs ont à vivre et ressentir ensemble.

Mon désir avec *Les Sœurs Crabes* est de créer un instant de répit, des vacances d'un jour. C'est une envie décidée d'inviter à l'émerveillement simple. Penser à Charlie et Julia sur cette plage m'a en cela beaucoup aidé et je les porte dorénavant dans l'espoir qu'un geste de cinéma les sublimant en aiderait d'autres. Je ne donnerai en revanche pas plus d'indices pour trouver ce fameux Crabe...

**Jérémy Bouyer**